

ADÈLE O'LONGH

Les Montagnes dans les Nuages

*Voyage dans une
Chine intérieure*

HOËBEKE

© 2008 Éditions Hoëbeke, Paris
ISBN : 9782-84230-317-4
Dépôt légal : avril 2008
Imprimé en France

J'écris pour Lu Long, où qu'il soit aujourd'hui, dans la certitude que ces lignes pourront l'atteindre, même s'il ne parle pas un mot de français, la certitude que ces lignes lui parviendront, quoi qu'il en soit.

J'écris mes pas jusqu'à la montagne Bleue, l'une des Montagnes dans les Nuages, haut lieu du wushu – des arts martiaux chinois.

J'écris pour un homme qui porte le mot dragon inscrit dans son nom et qui est maître de wushu dans le Sichuan.

J'écris parce que je l'ai rencontré et que la conscience de son existence est depuis lors, pour moi, un refuge, un endroit où me reposer, un endroit où je suis bien, où je suis en paix.

Lu Long est en moi, yin yang, la force et la douceur du dragon vert, la lumière, je n'ai pas besoin de le chercher à l'extérieur. Mais je voudrais lui offrir ça : un livre, c'est le mieux que je puisse faire. Un livre pour lui, un livre pour que je me souvienne de moi.

Il a été long le chemin pour parvenir jusqu'à toi, Long, long comme le mot dragon en chinois.

La patience, les détours, les circonvolutions.

C'est cela que je voudrais te raconter aujourd'hui – dans ma confiance absolue que ces paroles écrites, peu importe dans quel langage, te trouveront, là où elles doivent te trouver – : le chemin. Le chemin, pour te rejoindre, le chemin jusqu'à cette montagne de Chine où je t'ai retrouvé.

Première partie

*Un être humain en vie
Est souple et tendre.
Mort, il est dur et raide.*

*Les herbes et les arbres en vie
Sont flexibles et fragiles.
Morts, ils sont secs et recroquevillés.*

*Ainsi dureté et rigidité
Sont compagnons de la mort.
Fragilité et souplesse
Sont compagnons de la vie.¹*

Lao Zi

1. *Daodejing (Tao Tè King)* dans la traduction de Ma Kou, éd. Albin Michel.

« Tu ne sens pas la chaleur quand tu fais ça ? »

Monsieur Lin tend lentement le bras vers l'avant, la main ouverte, comme s'il repoussait l'air de sa paume.

Je l'imites, je ne sens toujours rien.

« Concentre-toi. Pense que tu envoies de l'énergie, ou de la lumière si tu préfères, et recommence. »

Je refais le mouvement. Il me semble que cette fois, j'ai senti quelque chose. Il met sa paume à quelques centimètres de la mienne. En effet, ma main est devenue chaude.

« C'est ça, dit-il. Si tu t'entraînes régulièrement, tu pourras éteindre la flamme d'une bougie, en dirigeant ta main vers elle, à un mètre de distance... Pour commencer... »

Je hoche la tête.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je ne répète pas une séquence d'un film de kung-fu, non. Je suis simplement les enseignements de monsieur Lin, maître de qigong et docteur en médecine traditionnelle chinoise.

« C'est bien, il ajoute, tu as beaucoup d'énergie. Si tu pratiques dur, d'ici peu, tu pourras commencer à soigner.

– Soigner, moi?... »

Je le regarde, dubitative. Je ne pensais pas soigner qui que ce soit, je n'ai pas franchement la vocation, mais il est

vrai que depuis notre rencontre, je me surprends à faire de drôles de choses.

Il pose une main brûlante sur ma nuque, à l'endroit précis qui me fait mal depuis un moment.

« Tu envoies l'énergie au patient là où il en a besoin. Mais attention, d'accord ? Il faut d'abord créer la base, d'abord bien t'enraciner, partir de la terre, sinon c'est très dangereux, tu peux perdre toute énergie vitale. »

Il enlève sa main. Je hoche à nouveau la tête. J'ai le cou nettement moins raide.

Je le regarde.

Monsieur Lin.

Monsieur Lin a eu un accident de voiture, il y a une dizaine d'années, aux Canaries où il habite depuis trente ans, et il s'est retrouvé paralysé des deux jambes. Il paraît. Je dis : il paraît, mais je devrais dire l'inverse. Justement, il ne paraît pas. Non seulement il marche, mais il donne des cours de qigong sans manifester la moindre gêne.

À l'hôpital, où il était resté alité trois semaines, il a refusé un matin de prendre ses médicaments, s'est levé et s'est mis à marcher. D'abord dans la chambre, puis dans le couloir. Les infirmières, estomaquées, ont couru chercher les médecins, lesquels lui ont fait passer tout un tas de tests avant de déclarer, catégoriques, et même un brin offusqués, qu'il était impossible qu'il marche. Aucun réflexe, aucune sensibilité dans les jambes, rien du tout, il ne pouvait absolument pas déambuler dans les couloirs, hors de question. Face à ces déclarations péremptoires, monsieur Lin, bien qu'alors âgé de seulement soixante ans, a fait une tête de tortue pluricentenaire et a déclaré à la science : « Marcher, c'est mental. »

Marcher, c'est mental !

Il boit une gorgée du schnaps chinois qu'il a sorti de son sac juste après le décollage de l'avion et ferme les yeux.

Je regarde les autres passagers : des Chinois, en majorité. Que vont-ils faire à Pékin ? Chercher des marchandises ?

Rendre visite à leur famille? Faire du tourisme, comme les Européens? Mais est-ce que tous ces Européens vont faire du tourisme? Non, j'entends un passager demander à une hôtesse chinoise si elle connaît la ville de Zhengzhou. Elle ne la connaît pas. Pourquoi? demande-t-elle. Parce qu'il part travailler là-bas, lui explique l'homme, et il ne sait pas trop ce qui l'attend. Je me tords le cou pour voir à quoi ressemble ce candidat à l'émigration. Il a une trentaine d'années, des cheveux clairsemés et porte un tee-shirt et un survêtement bleu. L'hôtesse dit: «C'est une très grande ville...» Elle s'éclipse. L'homme pousse un soupir.

Je me demande ce qui l'a décidé à partir.

Et moi? Qu'est-ce que je fais là, moi? Je n'avais pas spécialement l'intention d'aller à Pékin, ni de visiter la Chine, mais j'ai rencontré monsieur Lin, et tout s'est enchaîné.

Je regarde la canne qu'il a refusé de remettre aux hôtesse, sa belle canne coréenne qui fait aussi office de bâton de kung-fu.

«Tu veux aller en Chine?»

Monsieur Lin, dont je connaissais tout juste le nom à ce moment-là, me regardait, la casquette posée sur le côté, presque à l'apache, sa main appuyée sur une canne à tête de dragon. Il souriait et ses yeux se bridait davantage derrière ses lunettes. C'était son étrange réponse à la question que je venais de lui poser.

Il m'a demandé à nouveau:

«Tu veux aller en Chine?»

Je ne disais rien. Je continuais à sourire, moi aussi, en regardant sa canne. J'étais décontenancée.

J'avais abordé ce vieux monsieur chinois que je ne connaissais pas pour le compte de deux amies qui n'osaient pas le faire elles-mêmes. Deux pratiquantes assidues de taiji qui désiraient faire un stage en Chine pendant leurs vacances d'été. Une espèce de pèlerinage, en quelque sorte,

sur la terre mère. C'était la Journée internationale du taiji. Leur groupe faisait une démonstration sur l'esplanade, devant l'auditorium de Las Canteras, à Las Palmas de Gran Canaria. Il faisait très chaud et je me fichais pas mal des arts martiaux chinois, à ce moment-là. Pour moi, le taiji se limitait à la gymnastique matinale pratiquée tous les matins par des millions de Chinois sous Mao et par quelques hippies en Occident. Je commençais à peine à comprendre, en regardant mes amies, qu'il s'agissait d'un art martial. Ce jour-là, j'étais venue uniquement pour les soutenir.

Ça faisait un moment déjà que j'avais repéré ce vieux Chinois, appuyé sur sa canne comme un patriarche gitan, qui suivait en souriant les exhibitions des différentes écoles de taiji de l'île.

« Pourquoi ne pas demander à cet homme s'il a des adresses en Chine ? j'avais dit à mes amies en le désignant, une fois leur démonstration terminée. Il a l'air de bien connaître le sujet. »

Elles s'étaient aussitôt récriées. Elles ne pouvaient pas l'aborder d'une manière aussi cavalière, hors de question ! J'ignorais à qui j'avais affaire, rien moins qu'à monsieur Lin, maître de qigong d'Arrucas – petite ville au-dessus de Las Palmas –, médecin traditionnel chinois, acupuncteur et, qui plus est, maître de leur professeur de taiji. Elles ne voulaient pas lui demander quoi que ce soit.

Alors, j'y étais allée, moi.

Je ne savais rien de ces histoires de maîtres et de médecine chinoise, je n'étais pas impressionnée par ce vieux bonhomme mais, par contre, il m'intriguait. J'avais envie de lui parler.

En réalité, il me plaisait. Il m'avait plu tout de suite. Je n'avais pas arrêté de le lorgner durant toute la matinée. Il faut dire qu'il avait une allure particulière. Et puis son air de se moquer gentiment du monde, sa façon de s'appuyer sur sa canne et de porter la casquette de travers me rappelaient

mon grand-père. Son sourire en coin et ses yeux malicieux planqués sous ses lunettes m'avaient tout de suite attirée.

Je l'avais abordé, lui désignant mes deux amies restées de l'autre côté de l'esplanade, en lui demandant s'il ne pouvait pas leur conseiller une école.

C'est à cette question, donc, et sans même jeter un œil sur elles, qu'il avait répondu par cette autre question :

« Tu veux aller en Chine ? »

En me regardant en souriant.

Comme je restais sans répondre, les yeux fixés sur la tête de dragon de sa canne, il avait ajouté :

« Moi, je t'emmène en Chine, si tu veux y aller. »

Alors, j'ai levé les yeux et j'ai répondu oui. Sans une ombre d'hésitation.

J'ai hoché la tête et dit à monsieur Lin :

« D'accord. J'y vais. »

Voilà comment mon voyage en Chine s'est décidé.

Et par le hublot, un nuage en forme de dragon me fait de l'œil. Je lui réponds par un battement de cils et tourne la tête de l'autre côté.

Mon voisin de gauche m'adresse un sourire.

Je suis coincée, sur un siège plutôt étroit, entre lui et monsieur Lin, qui dort contre le hublot, inconscient du dragon qui se dématérialise derrière sa tête. Plus que quatre heures de vol. Il fait encore jour. Le soleil ne s'est pas couché durant ce vol. On est parti en fin d'après-midi le 22 mai et on arrivera le matin de ce même 22 mai sans être passé par la nuit.

Ça n'a pas de sens.

J'ai beau savoir que c'est normal, que la Terre tourne autour du Soleil, me souvenir – vaguement – de poussiéreux cours de lycée sur les fuseaux horaires, quelque chose en moi se refuse à le comprendre. Mon corps se refuse à assimiler ces deux jours et une nuit ne formant qu'une seule longue journée.

Mon voisin me sourit à nouveau. Je réponds à son sourire. C'est un homme fort aimable, dont la barbe et le Coran ont paru dans un premier temps beaucoup inquiéter l'équipage de l'avion, chacun passant de longues secondes soit à le surveiller à la dérobée, soit à le regarder carrément de travers.

« Pas facile d'être barbu à Coran dernièrement, hein ? » je lui ai demandé, après avoir répondu oui à son « Tu es française ? » teinté d'un accent de banlieue parisienne à couper au couteau, quelques heures après qu'on a eu décollé.

Ça l'a fait rire. Il a hoché la tête.

« Et encore ici, c'est rien ! À Paris, là, c'est autre chose... »

– C'est une barbe réglementaire ? j'ai demandé. »

Il a encore rigolé.

« Oui, il a dit. En quelque sorte. Réglementaire, oui. Mais comme tu vois, je ne suis pas un intégriste, je peux converser tranquillement avec une femme dans un avion ! »

– Tu es imam ?

– Non, pas encore. Je suis en passe de le devenir. Enfin, j'espère. »

On a bavardé comme ça un moment et puis il s'est plongé dans son livre. Depuis lors, il passe son temps en prières. Sauf au moment des repas. En tout cas, il me semble.

« Tu sais à quelle heure nous allons arriver ? me demande-t-il.

– Neuf heures, je crois.

– Du soir ? »

En voilà un autre qui ne comprend rien aux décalages horaires.

« Non, je dis, du matin. »

Il me regarde, interrogatif.

« On gagne un jour, j'ajoute.

– Mais alors là, il est quelle heure ?

– Cinq heures du matin. »

Il me montre le hublot. Il fait jour, bien sûr.
J'acquiesce. Que dire? Moi aussi je suis dépassée par cette affaire.

Il se replonge dans le Coran.

Au décollage, il n'avait pas l'air rassuré du tout. Il prie peut-être pour que l'avion ne s'écrase pas? Si c'est le cas, c'est toujours bon à prendre.

Monsieur Lin, lui, a commencé à ronfler. Tant mieux. Il est préférable qu'il se repose. Il a quand même plus de soixante-dix ans et s'est envoyé toute une flasque de schnaps chinois – selon ses propres termes –, plus une bière à chaque plateau-repas.

Lui non plus n'aime pas voler, semble-t-il, mais comme il est d'une part chinois et d'autre part maître de qigong, il ne peut pas se permettre de le laisser voir. Il se doit de rester imperturbable et équanime.

L'équanimité, une des bases de l'instruction. Prendre ce qui vient sans choisir, sans décider de ce qui est bon ou pas, changer ce qui peut l'être, accepter le reste... Ça tombe bien, c'était déjà ma philosophie avant que je le rencontre.

Monsieur Lin m'enseigne les choses d'une manière disparate.

Après que j'ai accepté de partir avec lui en Chine, ce jour-là, sur l'esplanade de l'auditorium de Las Palmas, il a sorti une carte de visite de son portefeuille.

« Viens me voir à Arrucas, a-t-il dit, mes cours sont le mardi et le jeudi, de 19 à 21 heures. Ce n'est pas le meilleur moment de la journée, mais les Occidentaux refusent de se lever tôt. »

Sur ce, il m'a tourné le dos et s'est dirigé vers son élève, le professeur de mes amies, qui, depuis un moment déjà, lui faisait de discrets signes de la main.

J'ai donc commencé à assister, gratuitement, à ses cours de qigong dans son fief: Arrucas.

Prendre des cours de qigong avec monsieur Lin signifie également s'initier à la digipuncture, au nutritionnisme, à

la pharmacopée et la cuisine chinoise, dans un désordre fantaisiste qui, de prime abord, est assez déroutant.

Il a pour habitude de s'arrêter sans prévenir au beau milieu d'un mouvement pour aller appuyer sur un point du front, du dos ou du bras de l'un d'entre nous, puis de reprendre là où il en était resté. Avant de s'interrompre à nouveau afin de nous expliquer pourquoi il a choisi ce point en particulier. Ou n'a pas choisi tel autre qui se trouve juste à côté. Une fois lancé, il en profite pour donner des explications sur toutes sortes de maladies et leurs remèdes éventuels. Ce qui fait que ces pauses peuvent parfois durer plus d'une demi-heure.

Il ne change pas de tenue pour donner ses cours, il ne quitte pas ses chaussures de ville, il n'enlève ni sa casquette, ni les stylos-billes qu'il porte dans la poche de sa chemise, ni même parfois son téléphone portable, accroché à sa ceinture, qui sonne de temps en temps en pleine séance de méditation. Monsieur Lin répond toujours à ces coups de fil. Il peut rester dix minutes à bavarder avec son interlocuteur, ce qui ne l'empêche pas de nous surveiller pour voir si on pratique une respiration correcte et si on semble suffisamment immergé dans le mouvement du souffle.

Cette façon de faire décourage nombre d'élèves, qui quittent la classe après deux ou trois séances mais finissent invariablement par revenir, non seulement pour ses prix hors compétition, mais parce qu'ils se sont attachés à sa personnalité.

Car monsieur Lin est très gai.

On rit beaucoup pendant ses cours. Lui-même a une grâce enfantine, un rien l'amuse et il semble capable de rire de tout. En premier lieu, de lui-même.

Il est très aimé à Arrucas. Il y vit depuis trente ans. Trente années à exercer la médecine chinoise, de façon officielle et gratuite, sur bon nombre d'habitants de la ville. Sa phrase favorite étant : « Il y a toujours une solution ».

Il prépare des potions, des pommades et des onguents, pratique la digi- et l'acupuncture ainsi que l'excision de kystes lorsque ceux-ci résistent à l'imposition des mains :

« Regarde, tu ouvres en croix comme ça et tu enlèves la boule avec la racine. Si la racine est noire, attention : il faut creuser profondément la chair tout autour. Tu désinfectes, tu fermes, pommade, un pansement et voilà. Tu comprends ? Tu dis au patient : “Tiens, regarde un peu ce drôle d'oiseau, là, par la fenêtre.” Il tourne la tête, toi, pendant ce temps, tu arraches, et c'est fini. »

Il ne peut pas marcher dans la rue sans donner des conseils aux personnes âgées, aux jeunes mères à propos de leur cicatrisation post-accouchement, de leur diète et celle de leur bébé, aux enfants qui se sont égratignés, et en général à toute personne qui le lui demande sur tout sujet.

C'est lui qui a monté le premier gymnase de la ville, à l'époque où il soignait les jeunes de l'équipe de foot et perfectionnait leur entraînement en leur apprenant à « dominer leur énergie »... sans compter les réhabilitations de maisons hantées.

Parce que monsieur Lin, par ailleurs, s'occupe de tout ce qui est paranormal : désenvoûtements, évacuations d'esprits contraires, expulsions de fantômes hors du logis, traductions de demandes de réparation faites par certains défunts, etc. Il y a, par exemple, à Arrucas, une plaque à la mémoire de personnes tuées durant la guerre civile espagnole que monsieur Lin a retrouvées au fond d'un puits. Enfin, disons qu'il a signalé au maire qu'il fallait chercher au fond d'un certain puits les squelettes de certaines personnes innocentes qui demandaient réparation. Après une nuit de conversation avec les plaignants, il a rapporté au conseil municipal réuni qu'ils étaient finalement tombés d'accord sur une sépulture avec plaque commémorative.

La plaque a été posée à Arrucas et le propriétaire du puits dort à présent sur ses deux oreilles.

Monsieur Lin ne se fait pas payer pour ce type de prestations non plus.

Pour vivre, il donne ses cours de qigong – à des prix défiant toute concurrence, 20 euros par mois, à raison de trois séances par semaine, mais qui n'a pas d'argent ne paie pas –, ainsi que des cours de calligraphie. Et il vend des toiles.

Parce que monsieur Lin est un artiste.

Il fait régulièrement des expositions de tableaux ayant pour thème des paysages, des fleurs, des animaux ou des scènes de la vie d'Arrucas. Il peint aussi des portraits de ses voisins. C'est comme ça que beaucoup de ses concitoyens ont, sur leur mur, un ou plusieurs tableaux de lui.

Monsieur Lin a beaucoup d'affection pour Arrucas. Il aime cette petite ville et ses habitants, il aime l'île de Gran Canaria où les hasards de la vie l'ont amené à bord d'un cargo après trois tours du monde et d'innombrables traversées. Lorsqu'il est arrivé à Las Palmas, il s'est senti bien. La lumière, la température et les gens lui ont plu. Il a décidé de rester.

Je le comprends. Lorsque je suis arrivée aux Canaries, après un voyage de voilier mouvementé, la lumière, la température et les gens m'ont plu. J'ai décidé de rester. Un temps, en tout cas. J'ai un peu d'argent de côté, pas beaucoup, mais je ne dépense pas grand-chose, des amis me prêtent un studio à Las Canteras, dans un immeuble qui borde la grande plage de Las Palmas, et ça fait maintenant quatre mois que je suis devenue l'élève de monsieur Lin.

Je ne pensais pas m'intéresser un jour à la médecine chinoise, mais c'est comme ça. Je le raccompagne, après les cours, jusqu'à la petite maison de pêcheur qu'il a exorcisée et que la mairie reconnaissante a laissée gracieusement à sa disposition, au Portillo, en bord de mer. Maison où il fait pousser du bambou comestible, des lotus, du gingembre et autres racines et où il a, rangé sur plusieurs étagères, un assortiment de bocaux remplis de plantes, de serpents, de lézards, de crapauds et d'insectes desséchés, dont des scorpions et des

tarentules... En chemin, il me donne des explications allant, pêle-mêle, des remèdes à l'hypertension : aliments, infusions, points de digipuncture et exercices physiques particuliers, à la signification de certains idéogrammes chinois, qu'il s'arrête pour tracer au sol de sa canne, en passant par des recettes de cuisine, des techniques pour augmenter et canaliser l'énergie... Le tout finissant invariablement par des reproches sur ma façon de me nourrir, une alimentation saine étant la base du qigong et de la médecine traditionnelle chinoise. Or moi, je ne sais pas cuisiner. Il faut que ça change, voilà ce qu'il me répète inlassablement.

En fin de compte, c'est lui qui m'a choisie. Je suis passée du stade d'élève à celui, quasi, de fille adoptive. C'est une chose étrange qui m'est arrivée là. Moi qui n'avais songé ni à la Chine ni aux Canaries, je me suis retrouvée en train de vivre à Las Palmas et d'étudier le qigong et la médecine chinoise comme si je n'avais jamais fait que ça.

Et à présent, donc, dans un avion pour Pékin.

Nous partons pour trois mois.

J'accompagne monsieur Lin dans les montagnes où il s'est perfectionné dans les arts martiaux quand il était adolescent. Dans les montagnes où les moines à chignon des monastères taoïstes pratiquent un taiji multicientenaire : les Montagnes dans les Nuages.

Ça, c'est ce que dit monsieur Lin. Pour moi, ces mots n'évoquent rien. D'ailleurs, je n'ai rien voulu savoir de la Chine avant de partir, à part ce qu'il m'enseignait concrètement, je voulais que rien ne vienne s'ajouter à ce que je connaissais déjà. Rien de Pékin, ni des Montagnes dans les Nuages.

Je ne veux m'attendre à rien de spécial, ne pas avoir d'expectatives. Surtout pas, non plus, voir de photos, le moins de copies possible avant l'original. J'ai déjà vu beaucoup trop d'images. Un peu d'argent dans les poches et les mains ouvertes, ce serait l'idéal. Mais ce n'est pas simple.

Que je le veuille ou non, j'ai déjà la tête farcie d'années de films et de reportages.

Enfin, je suis partie avec guère plus qu'une brosse à dents. On verra bien. De toute façon, je suis incapable d'anticiper quoi que ce soit.

J'ai d'ailleurs longtemps cru que cette inaptitude à me projeter, cette impossibilité chronique à m'imaginer dans le futur était une sorte de maladie, de même que mon appréhension du temps, plutôt en désaccord avec la vision linéaire habituelle. C'est ce qu'on m'avait toujours dit, que cette vision du monde était pathologique, que j'avais développé une espèce de syndrome du survivant dû à une enfance un peu agitée – survivant qui reste dans le présent, dans un perpétuel état d'urgence. Et pourtant, je ne le percevais pas vraiment comme ça, non, je ne vivais pas dans un sentiment d'urgence, me semblait-il, et je ne ressentais pas une quelconque angoisse du lendemain – quel lendemain ? Simple-ment, lorsque je devais prendre à l'avance des billets de train ou d'avion – chose que j'évitais de faire –, je n'étais pas sûre de les utiliser le moment venu. Et lorsque je me rendais quelque part, je n'y croyais qu'au moment du départ.

Ça a été le cas cette fois-ci. J'ai pris conscience que je partais quand je me suis retrouvée dans le hall de l'aéroport de Las Palmas.

Et encore.

Même maintenant, dans l'avion, je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire. Dans le fond, je le comprendrai quand je poserai un pied en Chine.

Monsieur Lin est, selon ses propres termes, un Chinois à la fois traditionnel et anticonformiste. De plus, il est bouddhiste. Pour lui, l'ici et maintenant constitue la seule réalité tangible. Ça me fait des vacances. Les cours que je prends avec lui participent d'une autre notion du temps. Il ne faut pas être pressé, il paraît, avec le qigong. Il paraît qu'une vie n'y suffit pas. Ce qui compte, dit monsieur Lin, n'est pas le

but mais le chemin. Voilà qui pour moi est parfait. Voilà une chose avec laquelle je suis entièrement d'accord.

Je comprends ce que dit cet homme lorsqu'il me parle. C'est déjà pas mal. Ce n'est pas toujours le cas avec tout le monde.

Pour l'instant, je me contente d'enregistrer que je pourrai bientôt – un de ces élastiques et abstraits bientôt de monsieur Lin – souffler la flamme d'une bougie rien qu'en dirigeant vers elle la paume de ma main. Ce qui me paraît très réjouissant mais plutôt invraisemblable. En ce qui me concerne, bien entendu, parce que monsieur Lin, lui, pratique ça couramment.